

# Arnaud Théval, un artiste face aux impensés de l'hôpital

**PORTRAIT** - En résidence depuis 2017 à l'Institut Bergonié, un centre bordelais de cancérologie, l'artiste chercheur a contribué à son réaménagement, entre connivence et distance critique

BORDEAUX - envoyée spéciale

Ce jour frais de la mi-mars est celui de l'inauguration du « chemin de sa Personne » à l'Institut Bergonié, à Bordeaux, spécialisé en oncologie : un nouvel espace reliant le bâtiment flambant neuf consacré à la chirurgie à celui plus ancien dévolu aux hospitalisations. Il comprend le réaménagement d'un porche au centre duquel a été pensée une salle consacrée aux usagers de l'hôpital ainsi que la création d'un espace public nommé « place de l'Arc-en-ciel », où l'on peut s'asseoir sur des bancs en bois adossés à une étrange structure évoquant un toit où se reflète le ciel.

Grand et mince, vêtu d'un jean, d'un blouson à doublure écossaise et chaussé de Doc Martens, l'artiste Arnaud Théval, à l'origine du projet, se tient, bras dans le dos, derrière François-Xavier Mahon, le directeur général de l'Institut Bergonié, qui prononce son discours inaugural, en costume sombre. Il adresse aux personnes atterritées un sourire complice qui semble flotter sur son visage. Une manière d'incarner ce subtil alliage entre connivence et distance critique qui fonde sa démarche artistique.

« Au début de ma résidence, en 2017, l'Institut Bergonié était en travaux pour la construction de ce nouveau bâtiment de chirurgie, tandis qu'au fond était relégué le vieux bâtiment pour les hospitalisations, explique-t-il à notre arrivée, en désignant un immeuble gris et austère situé à l'arrière de l'hôpital. Dans ce bâtiment, seuls le sud, l'est et l'ouest étaient indiqués, mais pas le nord, comme si l'hôpital manquait de boussole. Nous avons travaillé sur la possibilité de s'y orienter, par une réflexion sur le sens. »

## Travail autour du langage

Dans le livre *Hôpital cherche nord* (Dilecta, 2021), Arnaud Théval a rassemblé des textes incisifs et poétiques plongeant le lecteur dans le monde hospitalier, comme une alternative à l'idéal de neutralité par lequel le corps médical tente de conjurer les effets de la maladie et de la mort. Durant cinq ans de résidence, il a combiné enquête, conférences, installations et écriture pour explorer les impensés de l'hôpital, à l'instar des actions qu'il menait déjà dans d'autres institutions publiques, telles l'école ou la prison.

« Il nous a fait travailler autour du langage, et j'ai trouvé cela extraordinaire », s'enthousiasme l'oncologue Fabienne Jouannet, chargée d'une unité de soins palliatifs. « Il nous met sous les yeux ce qu'on ne voit pas. Une grande partie des mots que nous utilisons en cancérologie sont empruntés au lexique guerrier. On est toujours en train de chercher la bienveillance, mais notre vocabulaire est très agressif. Nous reprochons aux patients de l'être alors que c'est nous qui le sommes », reconnaît-elle. « Il est venu regarder les gens comme un anthropologue. C'est un homme d'observation, de conversation, et il a créé un débat public qui a été nourri d'actions iconoclastes. Il a mis au travail l'hôpital sur la question de savoir ce que fait l'art à l'hôpital aujourd'hui, et il a mis en scène des gens, des animaux, des questions », abonde Laura Innocenti, responsable du pôle art et culture à l'Institut Bergonié.

« C'est une collaboration enjouée, avec des discussions plus ou moins à bâtons rompus, qui peuvent partir dans tous les sens mais qui questionnent en profondeur et font émerger un sens qu'on n'avait pas cherché et qui se révèle pertinent », complètent Jules Mansart et Gabriel Da Cunha, du collectif d'architectes bordelais Cancan, qui ont collaboré avec Arnaud Théval pour la conception et la réalisation du chemin de sa Personne. « Je trouve intéressant d'avoir des lieux qui s'animent et mettent en cohésion les acteurs pour créer des liens. Dès que cet espace a été aménagé, il a été totalement occupé par les soignants et les patients. C'est un lieu non formel qui bénéficie à tous », témoigne Josiane Mauriac, membre de l'association Consommation, logement et cadre de vie (CLCV) et représentante de la commission santé en Nouvelle-Aquitaine.

Arnaud Théval est né en 1971 et a grandi à Nantes. Il est l'aîné de son frère et de sa sœur et a reçu de ses parents, tous deux enseignants en philosophie et engagés à gauche, l'éveil à la pensée critique. « Je n'ai pas l'impression d'avoir eu une éducation philosophique mais c'est pourtant le cas, dans l'idée de laisser la place à ma liberté de penser. Ce qui ne veut pas dire faire tout et n'importe quoi », analyse-t-il, avant de préciser : « C'est une liberté dans un cadre qui portait, parmi ses possibles, devenir artiste. »

Il évoque d'une voix douce mais sûre un souvenir d'enfance qu'il perçoit comme une méta-



Arnaud Théval, le 16 mars, dans l'espace qu'il a créé à l'Institut Bergonié, à Bordeaux. RODOLPHE ESCHER POUR « LE MONDE »

phore de sa démarche artistique. Comme il peinait à avancer durant les balades du dimanche en famille, son père, également plasticien et critique d'art, jouait à lui envoyer des cailloux sur les côtés du chemin pour attiser sa curiosité. A l'école, il se décrit comme un élève « un peu à côté de la plaque » et, après un bac littéraire et arts plastiques, il est admis aux Beaux-Arts de Nantes. Il y apprend la photo mais éprouve une impression d'enfermement, alors que son activité d'animateur socioculturel, menée parallèlement, lui procure l'ouverture qu'il recherche : « Il y avait la dimension vivante du rapport à la cité qu'il n'y avait pas aux Beaux-Arts. »

« J'ai assez vite été mal à l'aise avec les codes du monde de l'art, et j'ai toujours cherché à aller dans les espaces sociaux qui étaient aux confins où l'on fait l'expérience de l'altérité, tels que la prison, les lycées professionnels et les hôpitaux », décrypte-t-il. Il entame un travail photographique sur les représentations des professionnels de l'institut universitaire de formation des maîtres des Pays de la Loire, en 1999, puis des Chantiers de l'Atlantique, lors d'une résidence au Centre d'art contemporain Le Grand Café, à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), en 2001. Il réalise à cette occasion un photomontage représentant une sortie d'usine. Mais il en brouille les codes en y mêlant les silhouettes d'ouvriers, d'employés de bureau et de cadres.

## Portée politique

Il prend alors conscience de la portée politique de son travail et de la nécessité pour lui d'impliquer les acteurs dans la construction des images qui les représentent, tout en défendant ses choix artistiques. Il n'hésite pas à négocier avec le maire de Saint-Nazaire et le patron d'Alstom afin de pouvoir reproduire cette photo sur un bâtiment des Chantiers de l'Atlantique. Il poursuit son travail par un projet mené dans plusieurs lycées professionnels de la région des Pays de la Loire et entame, en 2014, une résidence au sein de l'École nationale d'administration pénitentiaire à Agen. Il intègre alors à sa démarche une enquête sur la culture de l'institution pénitentiaire, ainsi qu'une approche réflexive par un compagnon-

nage avec des chercheurs et des philosophes, dont Alain Kerlan et Christian Ruby.

Sa plongée dans l'univers de l'hôpital débute lors d'une résidence au CHU de Nantes, entre 2013 et 2016. « Ce qui est fascinant, dans le monde hospitalier, c'est l'obligation qu'ont les soignants d'être bien avec qui ils sont tout en étant confrontés à la douleur des autres, observe-t-il. Ce n'est pas possible, et il faut des stratégies. Cette question a enclenché mon travail. Quels sont les éléments qui permettent à l'intime de venir au secours de la figure professionnelle ? »

A Bergonié, il enquête tant au sein du service de soins palliatifs que dans le dépôt, un lieu inhospitalier consacré aux morts et que le chemin de sa Personne réintègre dans la structure. Son travail enthousiasme autant qu'il dérange, certaines de ses photos suscitant des réactions épidermiques. L'une d'elles représente une infirmière du service de soins palliatifs qui avait été témoin pour un mariage organisé avant le décès d'un des partenaires. Elle est assise au bord d'un lit, dans une tenue qu'elle aurait pu porter pour la cérémonie. Mais le lit est vide, évoquant la mort. La psychologue du service, Nena Stadelmaier, a reproché à Arnaud Théval un manque de concertation et estime que l'infirmière ignorait la portée de l'image. « Ce n'est pas l'œuvre elle-même que j'ai mise en question. J'ai juste voulu faire réfléchir sur les modalités d'affichage de ce genre d'image dans le service », justifie-t-elle. Le cliché a été retiré. « Ce qui a dérangé, dans cette photo, c'est qu'elle associe l'idée du mariage à celle de la mort », décrypte Fabienne Jouannet. Arnaud Théval ne renonce pas à la possibilité d'en débattre.

« La crise que provoque ma présence dans les institutions est le minimum requis pour que l'art puisse y être (...) opérant là où personne ne lui demande de l'être », écrivait-il, en 2021, dans la revue de philosophie de l'éducation *Le Télémaque*. « Nous avons besoin de disputes, de poésies, de réflexions croisées pour alimenter un imaginaire commun propice à nos propres émancipations. C'est l'exercice contraignant mais minimum pour poursuivre l'invention de nos démocraties », concluait-il. ■

CATHERINE MARY



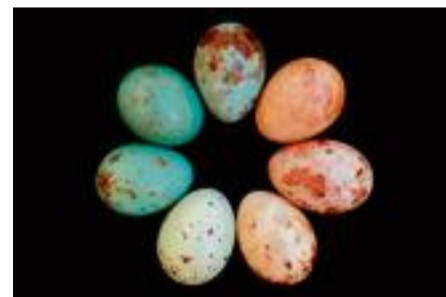
## ZOOLOGIE

### Le tisserin-coucou, parasite modèle

Pondre ses œufs dans le nid des autres et les laisser faire le boulot, au risque d'y perdre ses oisillons. La vie parasitaire des coucous a fait couler beaucoup d'encre, y compris dans ces colonnes. Ce que l'on sait moins, c'est que ce mode de vie n'est pas réservé à l'espèce favorite des horlogers suisses. Dans l'histoire évolutive des oiseaux, le « parasitisme de couvée », car tel est son nom, est apparu indépendamment à sept reprises : trois fois en différents points de la famille des aculidés ; chez les indicateurs d'Afrique et d'Asie ; chez les vachers d'Amérique ; chez les hétéronettes à tête noire, espèce très particulière de canards d'Amérique du Sud ; et enfin chez les tisserins-coucous d'Afrique.

Depuis quinze ans, l'ornithologue sud-africaine Claire Spottiswoode, professeure à Cambridge, et son collègue Michael Sorenson, de l'université de Boston, étudient ce petit passereau, une sorte de pinson à large bec au dimorphisme sexuel très prononcé. Les mâles arborent une superbe parure jaune vif quand les femelles la dissimulent avec des rayures brunes. Pour pondre dans le nid d'autrui, mieux vaut la jouer discrète.

Mais le véritable exploit des tisserins-coucous est ailleurs : dans la capacité à imiter l'apparence des œufs de leurs hôtes. L'espèce ne se contente pas d'une cible unique. Au fil du temps, elle a appris à copier la forme, la taille mais surtout la couleur et le dessin des coquilles de quatre espèces différentes, parfois même de plusieurs dessins au sein d'une même espèce. L'enjeu est essentiel : si elle repère l'intrus, l'hôtesse perce l'œuf et



La coquille des œufs des tisserins-coucous est adaptée à l'espèce hôte. CLAIRE N. SPOTTISWOODE

l'histoire s'arrête. Si la ruse réussit, elle alimentera le petit pirate jusqu'à son envol, au détriment de sa propre progéniture.

Depuis un siècle, cette course aux armements pose une énigme aux scientifiques : comment dame tisserin parvient-elle à transmettre le bon dessin à ses filles ? Comme chacun sait, les caractères génétiques des petits sont issus des deux parents. La femelle arriverait-elle à choisir un mâle doté du même phénotype ? En 1933, le généticien britannique Reginald Punnett proposait une autre hypothèse : et si le caractère était porté par le chromosome W, ce chromosome sexuel femelle équivalent chez les oiseaux au Y dans notre espèce, lequel, à l'inverse, est masculin ? Jusqu'ici, la démonstration avait échoué chez les autres parasites à plumes. Mais, dans les comptes rendus de l'Académie des sciences américaine (PNAS) du 11 avril, les deux scientifiques et leurs collègues zambiens rendent justice à Punnett. Grâce aux relevés ADN réalisés sur 196 passereaux passés par 141 nids, ils ont pu prouver que la mère seule transmettait à ses filles le bon « coup de pinceau », et que celle-ci ne s'y trompait plus.

On saisit l'avantage : la femelle peut piocher dans tout le patrimoine génétique de son espèce pour se choisir un mâle. « Cela donne à l'espèce une stabilité remarquable pour reproduire sans erreur les différents motifs », insiste Claire Spottiswoode. Les différentes lignées maternelles parviennent même à imiter trois types de coquilles produites par les seules *Prinia* communes : blanches mouchetées, tirant sur le rouge ou sur le bleu.

Mais cette espèce de paruline semble avoir trouvé la parade. Chez elle, le phénotype provient des deux parents. Certaines femelles pondent ainsi des œufs vert olive, mélange des deux pigments. Selon les observations de l'équipe, cette couleur gagne en fréquence. Et le tisserin ne peut pas suivre, vaincu par le métissage. Trouvera-t-il la feinte ? Selon l'article, le transfert du contrôle du dessin des coquilles vers le chromosome W chez le tisserin est vieux de deux millions d'années, « ce qui est très récent à l'échelle de l'évolution », indique l'ornithologue. Pourrait-il faire marche arrière ou devra-t-il abandonner ses chères parulines ? Réponse dans quelques milliers d'années. ■

NATHANIEL HERZBERG